

À LA RECHERCHE D'UNE PHILOSOPHIE OUVERTE

par
**Jacob
KLAPWIJK,**
Professeur à
l'université Libre
d'Amsterdam,
Pays-Bas

Voici, précédée d'une introduction commune, la première d'une série de cinq conférences parues en allemand en 1985 sous le titre Philosophien im Widerstreit^a, remaniées dans la présente version, et dont la publication se poursuivra, Dieu voulant, dans les prochains numéros. Avec un grand talent pédagogique dont il nous a déjà fait profiter (« La philosophie d'après Calvin et le néo-calvinisme », Hokhma 64/1997), l'auteur nous introduit à quelques penseurs marquants de ce siècle, avec lesquels la théologie peut trouver un terrain fécond de dialogue. Hokhma se réjouit d'offrir ainsi à ses lecteurs des outils d'introduction à la philosophie solides mais accessibles, à l'image des contributions publiées précédemment du regretté Jean Brun sur Hegel, Kant, Kierkegaard, ou d'Henri Blocher sur Bultmann et Ricoeur... entre autres !

PROLOGUE ENTRE ÉTONNEMENT ET PERPLEXITÉ

« Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. »¹

Dans le monde des anciens Grecs naquit, il y a plus de deux mille ans, la philosophie occidentale en tant qu'entreprise théorético-scientifique.

^a *Philosophien im Widerstreit, Zur Philosophie von Diltbey, Heidegger, James, Wittgenstein und Marcuse*, éd. S.R. Külling, Verlag Schulte + Gerth, D-Asslar et Immanuel-Verlag, CH-Riehen, 1985. Nous remercions l'auteur, les éditeurs pour leur autorisation et M. Pierre Metzger pour la traduction et l'adaptation des notes bibliographiques.

¹ Platon, *Théétète*, 155 d, trad. A. Diès.

Auprès du berceau de la philosophie se tenait l'étonnement. C'était un étonnement naïf et spontané : étonnement devant les secrets captivants de la nature, l'harmonie insondable des sphères célestes, les ingénieux mécanismes du monde et les profondeurs mystérieuses de l'âme humaine. Cet étonnement poussait l'homme à interroger, toujours à nouveau, la cause et le but de toutes choses. Au commencement la philosophie était donc ce que j'aimerais appeler une « philosophie ouverte ». Elle s'était ouverte au mystère de la réalité, aux surprises de la vie.

La philosophie de l'étonnement est morte prématurément. L'étonnement interrogateur a disparu très vite. Déjà chez les Grecs. Aristote pouvait encore dire, dans l'esprit de Platon : « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques »². Mais Zénon, le stoïcien, affirmait déjà avec la plus grande assurance : « Le sage ne s'étonne pas des faits qui paraissent incroyables »³. Bref, on en était presque arrivé à considérer le monde comme entièrement intelligible, et ce justement par les philosophes ! Ils réduisirent Dieu, l'homme et la nature au dénominateur commun abstrait de l'« Etre ». L'Etre fut déclaré limpide, l'essence de toutes choses transparente pour le regard de la raison dite métaphysique*, quasi-divine. Les Grecs, déjà, développèrent une « métaphysique de l'Etre ». Cette aspiration métaphysique devint la passion universelle des temps modernes, qui virent naître les grands systèmes philosophiques. C'est l'âge des édifices de pensée à la Descartes, Kant, Hegel, Husserl. Par ces systèmes on tenta de sonder toute la réalité, de l'analyser jusqu'à la racine. Le désir de la philosophie était d'avoir sur elle une emprise totale, pour ne pas dire totalitaire. Dans une telle philosophie, il n'y avait naturellement pas de place pour l'étonnement. De quoi s'étonner ? Le philosophe avait l'Etre dans sa poche. Comprendre, c'est maîtriser et manipuler. La connaissance est puissance, comme l'affirmait déjà au début des temps modernes le politicien anglais Sir Francis Bacon. La philosophie devint la substance de tout savoir, le système d'une explication objective du monde. Ainsi disparut l'idée d'une philosophie ouverte. Les philosophes et les savants de l'époque moderne ne se sont-ils donc jamais étonnés ni émerveillés de leurs propres découvertes ? Sans aucun doute ! Mais cet émerveillement était un pseudo-étonnement. Car chaque progrès scientifique, chaque performance technique ne faisait que les confirmer dans leur croyance d'être « maîtres et possesseurs de la nature », ainsi que l'avait prêché Descartes⁴.

La philosophie, dans sa conception moderne totalitaire, semblait tout à fait réalisable. Mais on ne découvrit pas la pierre philosophale. L'équation universelle demeura introuvable. Chacun maniait à sa façon la clef de l'explication du monde. Malgré la prétendue objectivité de la science, les

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire, pp. 81ss.

² Aristote, *Métaphysique*, A, 2, 982 b 12, trad. J. Tricot.

³ Diogène Laërce, *Vies et opinions des philosophes*, VII, 123, trad. E. Bréhier.

⁴ René Descartes, *Discours de la méthode*, VI.

écoles philosophiques et les courants scientifiques s'opposaient vivement. Le système philosophique qu'on s'imaginait définitif finissait toujours par périr. Fichte ne disait-il pas : « Ce que l'on choisit comme philosophie dépend ainsi de l'homme que l'on est »⁵ ?

Le XX^e siècle a produit un changement révolutionnaire en philosophie. De nos jours, les philosophes ont amorcé une réelle conversion. Ils ont systématiquement remis en cause la capacité de la science à comprendre la réalité et son pouvoir d'expliquer. Le monde peut-il être totalement expliqué ? Peut-il être capturé une fois pour toutes par un système philosophique ou scientifique ? L'homme contemporain est secoué par des conflits culturels, des guerres mondiales, des crises morales, des menaces nucléaires et écologiques sans que la science lui vienne vraiment en aide ou lui apporte de l'espoir. Oui, beaucoup soupçonnent vaguement le totalitarisme de la science d'être lui-même complice des bouleversements de notre temps. Et ce que beaucoup soupçonnent, des philosophes contemporains le disent ouvertement. Cela a conduit à une crise de la philosophie.

Y a-t-il encore de la place pour la philosophie ? On ne croit plus pouvoir philosopher pour donner une *explication* scientifique universellement valable de la réalité. Y a-t-il peut-être encore des possibilités, de nouvelles possibilités, pour une philosophie de l'étonnement ?

Tout étonnement ne semble pas avoir disparu, de nos jours. Par exemple, beaucoup de gens peuvent encore s'émerveiller des exploits de la technique moderne : alunissages, transplantations cardiaques, ordinateurs géants, manipulations génétiques, etc. Hélas, je me méfie de ce genre d'étonnement, soupçonnant qu'il n'est le plus souvent qu'une variété contemporaine du pseudo-étonnement cartésien. Je crains qu'il conduise surtout à l'admiration de l'homme envers lui-même, qui « est allé si magnifiquement loin » (pour le dire comme Goethe).

Pourtant, je ne suis pas entièrement pessimiste. Je suis d'avis que de nos jours un étonnement authentique, *philosophique*, se développe. Cet étonnement philosophique ne s'attache pas aux performances de la science moderne. Il ne s'intéresse aucunement à ce qui est appréhendé ou manipulé par l'homme en tant que sujet scientifique. Il préfère s'arrêter sur ce qui, à l'inverse, saisit et domine l'homme.

Donnons quelques exemples. Le vrai étonnement philosophique aujourd'hui, c'est celui qui naît devant le désir impétueux de liberté et de droits démocratiques fondamentaux, tel qu'il apparaît en Europe de l'Est et ailleurs. Il est touché par les puissances religieuses et morales de la culture, telles qu'elles se manifestent dans la rencontre nouvelle des continents et dans la recherche par de nombreux peuples de leurs propres racines. Il est saisi par l'émancipation actuelle de races et de groupes défavorisés, et il réfléchit sur la direction que prend cette lutte. Il est saisi par la dynamique

⁵ Fichte, *Première introduction à la doctrine de la science*, V, trad. A. Philonenko.

du temps, et aussi *dans ce contexte* (!) par le rôle extraordinaire qu'y jouent la science et la technique.

Confrontés avec tous ces événements mémorables, nous ne pouvons pas voir en eux que de simples faits, nous ne pouvons pas ne pas percevoir les graves questions qu'ils éveillent en nous : qui sommes-nous en vérité, nous autres humains ? D'où venons-nous ? Et quelle est notre destination commune ? Bref, l'étonnement philosophique authentique s'ouvre à l'englobant, à la « condition humaine ». Et puisque philosopher n'est pas affaire métaphysique, quasi-divine, mais chose bien humaine, il s'ouvre par là aussi à ses propres présuppositions, on pourrait dire à la « condition philosophique ».

Je dois ajouter ici une remarque importante. Si cet étonnement philosophique reçoit aujourd'hui une nouvelle chance, il a pourtant perdu sa candeur originelle. L'accès au paradis ancien de l'étonnement *spontané* est fermé. Chez beaucoup d'auteurs contemporains, on ressent à nouveau quelque chose qui ressemble à un étonnement authentique. Mais lorsqu'il est présent, il est presque toujours mêlé d'un peu de méfiance, de critique et de perplexité philosophique. Perplexité à la vue des rapides dangereux qui entraînent les valeurs de la civilisation et du langage. Perplexité à la vue des puissances anonymes, inconscientes, qui peuvent tourner la tête à l'homme, jusqu'à la frénésie collective. Perplexité devant l'expansionnisme rapace de la science et de la technique modernes. Et, pour évoquer un dernier point, perplexité face à la souffrance universelle qui accompagne l'humanité dans sa marche vers l'avenir.

Pendant des siècles, les philosophes préférèrent ne pas thématiser ces ombres du monde. Mais, dans le monde contemporain, ces ombres ont pris des formes tellement dramatiques qu'elles ne peuvent plus guère être ignorées. Elles appartiennent à notre « condition humaine ». Elles demandent un traitement critique.

L'étonnement philosophique est ainsi devenu un concept ambigu. Il peut être naïf-esthétique, il peut aussi être contemporain-critique. Celui qui s'abandonne aujourd'hui encore, comme jadis les anciens Grecs, à la naïveté d'un étonnement esthétique-contemplatif se rend à mon avis complice du pillage de la nature, de la souffrance de l'homme. L'exploité, l'opprimé, l'ignoré a besoin d'une voix. Comme l'a dit Theodor Adorno, « Le besoin de laisser s'exprimer la souffrance est condition de toute vérité »⁶.

Qui sait ? Peut-être les possibilités pour une philosophie qui s'appuie sur un étonnement non-naïf, *critique*, augmentent-elles aujourd'hui. L'étonnement authentique doit être imprégné d'une méfiance qui s'approprie les méthodes critiques de la science moderne. L'étonnement sans méfiance engendre des exaltés romantiques ou utopistes. La méfiance sans étonnement engendre des cyniques ou des prophètes de malheur. Romantiques et

⁶ Theodor Adorno, *Dialectique négative*, traduction coll., Paris, éd. Payot, 1978, introd. p. 22.

cyniques ne sont d'aucun intérêt pour une philosophie où l'ouverture questionnante et la critique scientifique marchent main dans la main.

Dans les exposés qui suivront, nous nous pencherons sur cinq penseurs de notre siècle. Mon choix s'est porté sur Wilhelm Dilthey, Martin Heidegger, William James, Ludwig Wittgenstein et Herbert Marcuse. Il s'agit de penseurs qui, selon moi, ont réussi à se détacher *plus ou moins* des dogmes traditionnels de la métaphysique grecque et moderne. Sur divers points, ils ont fait preuve d'une attitude intellectuelle ouverte et critique. Chez les penseurs susnommés, nous découvrons une ouverture critique aux différences culturelles irréductibles (Dilthey) ; à la liberté incessible de l'homme en face de la vie et en face de la mort (Heidegger) ; à la dynamique insaisissable de la vérité et de la réalité (James) ; à la spontanéité multiforme de la vie et du langage (Wittgenstein) ; et aux goulets d'étranglement inattendus de la société (Marcuse). On aurait probablement pu choisir d'autres penseurs pour notre propos. Mais comme ces penseurs-ci sont devenus en notre siècle des classiques, et qu'ils posent un regard aigu sur une très grande diversité de thèmes, *eux en tout cas* peuvent nous aider à découvrir les contours de ce que j'appelle une « philosophie de l'ouverture ».

En étudiant ces cinq penseurs, j'ai gardé présent à l'esprit un souhait d'Edmund Husserl : « ... Que l'on n'aille pas, pendant que l'on est en chemin, se disputer avec le guide sur la raison ou la non-raison du chemin »⁷. J'ai observé ce mot d'ordre tout au long de l'ouvrage. Dans chaque article, la philosophie dont il est question sera d'abord exposée en détail sans que nous n'intervenions. Nous rattraperons toutefois les occasions manquées à la fin de chaque contribution, dans une série d'« évaluations critiques ». Ces « évaluations critiques » ne comprendront pas seulement des questions et des objections. Je proposerai aussi, lorsque cela sera possible, des alternatives, même sommaires. Un épilogue s'efforcera d'établir des rapports entre mes questions, mes objections et les alternatives. Là encore, je devrai me limiter sévèrement. L'ensemble ne constitue en fin de compte rien de plus qu'un travail préliminaire. L'essentiel est que l'homme et le monde eux-mêmes demeurent pour nous fascinants, dans un étonnement ouvert et critique. ■

⁷ E. Husserl, La crise des sciences européennes, Appendice XIII : *Préface à la suite de la « Krisis »*, trad. G. Granel.